PN 121
.S5
Copy 1

SOCIÉTÉ

DES

GENS DE LETTRES BELGES.

SOCIÉTÉ

DES

GENS DE LETTRES BELGES.

DEUXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE PUBLIQUE DU 11 NOVEMBRE 1849.

COMPTE RENDU.

SMITHSONIAN INSTITUTION.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE J. STIENON,
FAUBOURG DE LOUVAIN, 19.
1849

PN 121
.S5

38
102 51
855

La Société des gens de lettres belges a célébré, le 11 novembre 1849, par une séance littéraire et musicale, le second anniversaire de sa fondation.

Comme l'année précédente, une assemblée brillante avait envahi de bonne heure la vaste salle de la Société royale de la Grande-Harmonie de Bruxelles.

Les Chambres, la Diplomatie, la Magistrature, l'Administration, l'Académie royale, les Arts, les Sciences, le Barreau, l'Enseignement comptaient dans l'auditoire de nombreux représentants.

A huit heures un quart, M. le baron de Peellaert a pris place au fauteuil de la présidence; il avait à ses côtés MM. Quetelet et Pietersz, vice-présidents; MM. Fontainas et Nolet de Brauwere Van Steeland, membres du conseil; MM. Louis Schoonen, Charles Lavry et Eugène Van Bemmel, secrétaires; Roelants, trésorier; Philippront, économe; Gravrand, bibliothécaire, et Victor Cappellemans, rapporteur.

La séance s'est ouverte par un chœur exécuté avec beau-

coup de justesse et de précision par MM. les membres de la section de Chant d'ensemble de la Société royale de la Grande-Harmonie.

Les divers morceaux figurant au programme ont été lus ensuite dans l'ordre indiqué.

La séance a été levée à dix heures et demie.

Le comité d'administration de la Société est heureux de rencontrer cette occasion de joindre un témoignage public de sa reconnaissance aux remercîments qu'il a adressés déjà aux personnes qui ont bien voulu lui prêter leur concours dans cette circonstance, à la Société royale de la Grande-Harmonie qui, avec le plus généreux empressement, a mis une magnifique salle à sa disposition, ainsi qu'à MM. les membres de la section de Chant d'ensemble de la même Société, dont le talent a provoqué à plusieurs reprises des applaudissements aussi bruyants que mérités.

Pour le comité,

Le Président,

Baron A. de Peellaert.

Le Secrétaire,

Charles Lavry.

EXPOSÉ

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT L'ANNÉE 1848-1849.

Messieurs,

En me chargeant de vous rendre compte des travaux accomplis par notre Association pendant l'année qui vient de s'écouler, je ne me suis pas dissimulé les difficultés de mon entreprise. Les fleurs, qu'à force de talent un de nos collègues, de retour parmi nous depuis vingt-quatre heures seulement, était parvenu à jeter l'année dernière sur un sujet naturellement ingrat, rendent ma tâche plus aride et plus pénible encore.

Je n'ai point à revenir, messieurs, sur le but que nous nous sommes proposé en fondant notre Association. Ce but vous a été exposé longuement dans notre dernière réunion, et vous y avez applaudi comme on applaudit en Belgique à toute pensée généreuse et utile.

Je n'insisterai point non plus de nouveau sur la nécessité qu'il y a pour la Belgique de posséder une littérature à elle. Ce serait sans doute vous faire injure. Et, qu'il nous soit permis de le croire, cette vérité-là est de celles que personne ne songe plus à contester aujourd'hui. Les événements qui se sont passés récem-

ment dans un pays voisin du nôtre, en jetant la littérature dramatique, par exemple, dans une voie nouvelle, ont prouvé que le moment pourrait arriver où la représentation d'ouvrages applaudis à l'étranger, et dont il ne m'appartient pas d'ailleurs de discuter le mérite, serait pour nous sans attrait, sinon même dangereuse. Faisons-y attention, messieurs, il y a là, pour l'avenir même de nos théâtres, une question plus grave et plus importante que l'on ne semble le croire.

Mais, m'objectera-t-on peut-être, comme on l'a fait déjà au reste, cette littérature nationale que vous vantez, et dont nous reconnaissons avec vous l'utilité, existe-t-elle? En quel lieu, par quelles œuvres s'est-elle manifestée?

Ah! messieurs, prenons garde; cette défiance, ce doute de soi-même sont un des caractères qui distinguent la nation belge. Noble modestie, sans doute, si parfois elle n'allait jusqu'à l'abus et ne nous faisait considérer comme nulle ou de peu de valeur la mine d'or ou de diamant qui ne demande qu'à être exploitée!

Oui, messieurs, qu'il nous soit permis de le dire sans vaine présomption, mais aussi sans fausse modestie : Si la Belgique a ses savants, ses artistes, ses peintres, ses musiciens, elle peut avoir, elle a aussi ses prosateurs et ses poëtes dont on ne nie peut-être le mérite que parce qu'on ne les connaît pas suffisamment. Oui, nos provinces ont produit plus d'une œuvre capable de lutter avec avantage contre les livres les plus vantés chez nos voisins, et l'écho des bravos qui ont salué récemment sur plusieurs de nos théâtres les ouvrages de nos compatriotes, de nos collègues, de nos amis, servirait au besoin d'appui à mes paroles.

Ce qui manque à cette littérature, née forte et vivace, quoi qu'on en dise, pour se développer et s'étendre, c'est l'air, c'est le soleil qu'on lui a refusés jusqu'ici; l'expérience a prouvé que l'on peut, en Belgique comme ailleurs, écrire un poëme remarquable, faire revivre dans les pages d'un roman ou les péripéties d'un drame quelqu'un de ces héros dont le nom ne se prononce qu'avec respect ou qu'avec épouvante. Empêchons ceux qui ont

donné ces nobles exemples de s'abandonner, faute d'encouragements, au repos et à l'inaction; déblayons les abords de cette carrière dans laquelle, malgré tant d'obstacles, quelques-uns sont cependant entrés glorieusement; donnons, puisqu'il faut le dire, à l'écrivain comme au peintre, comme au musicien, comme au statuaire, la juste rémunération d'un travail souvent long et pénible; et, lorsque les jeunes gens de talent et d'avenir, ceux qui se sentiront quelque chose au cœur et dans la tête, cesseront de fuir avec épouvante une voie au bout de laquelle ne se trouvent trop souvent aujourd'hui que les déceptions et la misère, lorsque le père de famille pourra dire à son fils : « Fais-toi littérateur, » comme il lui dit aujourd'hui : « Fais-toi avocat ou médecin, » lorsque cette noble étude des lettres assurera enfin, pour sa vieillesse, à celui qui s'en sera occupé avec amour, l'*otium cum dignitate* qu'enviait Horace, la Belgique, nous en sommes garant, pourra bientôt placer avec orgueil quelques noms nouveaux à côté de ceux des peintres et des musiciens qui l'illustrent aujourd'hui.

Malgré tout son prestige, c'est souvent, ne l'oublions pas, une chose creuse que la gloire, et il vient une époque dans la vie où les imaginations les plus ardentes, où les cœurs les plus dévoués sentent la nécessité de poursuivre, quoi qu'ils en aient, un but plus réel et plus positif.

Or, pour que la carrière des lettres devienne enfin lucrative et, par conséquent, honorée, le moyen le plus sûr, le plus efficace et qu'il nous soit permis d'ajouter le plus juste et le plus équitable, c'est de faire reconnaître et de garantir enfin la propriété intellectuelle. La loi punit avec raison le malfaiteur qui dérobe à l'artisan le prix de quelques journées de travail, et elle est sans force, en Belgique, contre l'éditeur qui ravit à un Thiers ou à un Lamartine le fruit de ses méditations et de ses veilles. Nous le demandons, cela est-il rationnel? cela est-il digne d'un pays qui se pique de ne le céder à aucun autre sous le rapport de la sagesse et de l'intelligence? Non, sans doute, et la question est résolue depuis longtemps. Les plus timorés eux-mêmes sont aujourd'hui

d'accord avec nous sur ce point; il est temps d'en finir avec cette plaie de la contrefaçon qui, comme nous vous le disions l'année dernière, a beaucoup servi à corrompre, si elle a un peu servi à éclairer.

Au reste, messieurs, nous avons confiance en l'avenir; après avoir longuement et mûrement examiné cette question, après s'être entouré des lumières d'hommes compétents, le comité d'administration de la Société des gens de lettres belges a adressé, il y a quelque temps, à ce sujet, une pétition aux chambres législatives, et une autre Société qui compte dans son sein tout ce que la Belgique possède d'artistes distingués et qui nous a témoigné une bienveillance dont nous sommes à la fois heureux et fiers, le Cercle des Arts, en un mot, appelait en même temps l'attention du Gouvernement sur la nécessité de faire respecter la propriété artistique. Ces deux réclamations, accueillies favorablement par la Commission des Pétitions et son honorable rapporteur, M. Toussaint, ont été renvoyées à l'examen de MM. les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères; nous avons l'espoir que la session qui va s'ouvrir ne se passera pas sans qu'un projet de loi soit proposé aux chambres relativement à cet objet.

Le culte raisonné que professe pour les lettres et les arts l'homme éminent qui dirige aujourd'hui le département de l'intérieur, son zèle ardent pour le progrès, la sympathie dont il a daigné nous donner tant de preuves, nous en sont un sûr garant; l'abolition de la contrefaçon, la reconnaissance inviolable et sacrée de la propriété artistique et littéraire serait une glorieuse page ajoutée à l'histoire déjà si remplie du créateur des chemins de fer belges, du fonctionnaire distingué au talent et aux lumières duquel je suis heureux de pouvoir, comme mon prédécesseur, rendre, dans cette circonstance solennelle, un hommage mérité.

A l'appui d'une proposition formulée par M. Fétis et amendée par M. Baron dans une séance de la Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, nous avons en outre appelé l'attention du Gouvernement sur l'utilité de la création d'un concours

pour la Composition dramatique, analogue à ceux qui ont été institués pour la peinture et la musique.

Il me reste à vous parler, messieurs, des ouvrages édités par nous pendant l'année qui vient de s'écouler. Outre le Compte rendu de la séance publique du 12 novembre 1848, que l'appui de M. le ministre de l'intérieur nous a permis de publier, outre les pétitions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir tout à l'heure et que nous avons cru de notre devoir de faire imprimer, outre un poëme sur *le Parc de Bruxelles,* par M. Louis Schoonen, dont un certain nombre d'exemplaires ont été mis à notre disposition, le comité a pu distribuer aux membres de la Société des gens de lettres belges un ouvrage de MM. Van Bemmel et Gravrand, intitulé : *La province de Luxembourg, voyage à travers champs.* Les nœuds d'amitié qui nous unissent à ces deux écrivains suffiraient, à défaut d'autres considérations, pour me défendre de faire ici l'éloge de leur livre ; qu'il me soit permis cependant de vous rappeler que ni l'un ni l'autre n'en sont à leurs premiers pas dans la carrière littéraire. L'un, M. Gravrand, a publié avec M. Jules Guilliaume la traduction du *Nabuchodonosor* de Verdi, l'une des plus élégantes, des plus correctes et des plus concises que possède, sans contredit, le répertoire de l'opéra ; l'autre, M. Van Bemmel, a écrit sur la langue et la littérature provençales un ouvrage remarquable qui a été jugé digne des palmes universitaires et a valu à son auteur un témoignage éclatant de sympathie de la part de l'administration communale de Bruxelles.

Nous comptons être bientôt à même de publier un nouvel ouvrage, composé, cette fois, de pièces détachées fournies par les membres effectifs de notre Association ; ce volume, pour lequel plusieurs morceaux nous ont été envoyés déjà, permettra, nous en avons l'espoir, à quelques jeunes écrivains d'essayer et de révéler leurs forces sous le patronage de noms plus connus et déjà justement estimés.

Conformément à l'engagement que nous avions pris l'année

dernière, nous avons invité à différentes reprises les membres de notre Association à se réunir dans des séances littéraires ; de ce côté, il faut bien en convenir, nous avons été moins heureux ; si le zèle des orateurs et des lecteurs ne nous a point fait défaut, il n'en a pas été de même des auditeurs, qui, malgré nos efforts, nous ont manqué le plus souvent. Cette tiédeur, au reste, ne saurait nous décourager; nous redoublerons de soins et de zèle, et peut-être parviendrons-nous à rendre ces réunions assez agréables pour qu'on y vienne, assez instructives pour qu'on ne regrette point d'y être venu. La presse, dont nous n'avons jamais réclamé en vain le généreux concours, ne refusera pas sans doute de nous venir en aide pour atteindre ce but.

Quant à notre situation financière, j'allais oublier ce point si important cependant de nos jours, elle est satisfaisante ; l'appui bienveillant que le Gouvernement nous a prêté plus d'une fois, joint à la plus stricte économie, nous a permis jusqu'ici de faire honneur à tous nos engagements.

En dehors du sein du comité, des travaux importants ont été accomplis pendant l'année qui vient de s'écouler, tant par quelques-uns de ses membres que par des membres effectifs de notre Association.

Notre honorable vice-président, le savant directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles, ne cesse d'enrichir les mémoires de l'Académie de travaux variés et toujours solides; M. le baron de Stassart, à qui l'unanimité de nos suffrages a conféré de nouveau ce matin le titre de membre du conseil, et M. le baron de Reiffenberg égayent par leurs apologues aussi ingénieux que spirituels la gravité des séances de cette docte compagnie; M. Baron, qui vient d'être appelé par le Gouvernement à la chaire de littérature française de l'Université de Liége, a publié sur la Rhétorique un ouvrage des plus remarquables ; enfin les travaux poétiques de MM. Adolphe Mathieu, Louis Schoonen, Frédéric de Reiffenberg, de madame Louisa Stappaerts et de quelques autres, les articles critiques de MM. Cappellemans et Siret, les ouvrages

flamands de MM. Prudens Van Duyse, Nolet de Brauwere, Pietersz, Stroobant et Roelants, les œuvres dramatiques de MM. Vaëz, Lavry, Gravrand, Guilliaume, Schoonen, Meunier et Oppelt ont obtenu des succès dont leurs auteurs auraient peut-être le droit de s'enorgueillir.

La plupart de ces ouvrages sont venus enrichir notre bibliothèque; nous devons, en outre, des remercîments à l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts, pour la collection de ses bulletins et de ses mémoires, à M. le docteur Florent Cunier pour ses curieuses Annales d'oculistique, à M. l'avocat Jottrand, à M. Léonce Deltil et à M. le chanoine David, l'un de ces hommes dont le nom seul est un éloge et que nous sommes fiers de voir parmi nous.

Un membre de notre comité, dont le zèle et les lumières nous ont été d'un grand secours dans plus d'une circonstance, vient d'être appelé par ses concitoyens à l'honneur de siéger au sein de la Chambre des Représentants; les intérêts de la littérature, nous en avons l'assurance, ne seront pas plus négligés par lui que ne l'ont été jusqu'ici ceux de la commune et de la province, que ne le seront désormais ceux de la Belgique tout entière.

Peut-être, messieurs, me reprocherez-vous de m'être appesanti avec trop de complaisance sur ces détails dont quelques-uns ne sont point intimement liés à mon sujet; mais outre que l'occasion semblait favorable pour répondre une fois encore à cette accusation d'impuissance que l'on n'est que trop disposé à nous prodiguer, il m'était doux de vous exposer les motifs que nous croyons avoir de ne pas désespérer de nous-mêmes et de l'avenir. Dieu nous garde d'un fol orgueil! ce que nous avons fait ne saurait nous abuser sur ce qui nous reste encore à faire; mais s'il ne nous a pas été donné d'atteindre dès le premier jour le but que nous nous sommes proposé, qu'il nous soit permis de croire que nous avons fait quelques pas dans la route qui y mène, que nous y avons du moins planté quelques jalons qui ne seront point inutiles à nos successeurs, si nous ne pouvons accomplir nous-

mêmes notre sainte mission. Quoi qu'il en soit, nous promettons de nouveau à cette cause, à la défense de laquelle nous nous sommes voués, tout notre temps, tous nos efforts, tout notre zèle ; nous jurons de nouveau, en cette circonstance solennelle, de ne reculer devant aucun obstacle pour doter notre pays d'une littérature forte et honorée. Voilà notre serment à nous, et que Dieu nous soit en aide !

Ch. Lavry.

LIÉGE ET FRANCHIMONT.

POËME

DÉDIÉ AU PEINTRE D'HISTOIRE, ANT. WIERTZ.

Lourds donjons crénelés, délabrés par le temps,
Castels que les amours habitèrent longtemps,
Sombres tours, par l'acier de nos preux honorées,
Vous ouvrez à l'hiver vos brèches éplorées,
Et l'oiseau de la nuit, que précède la peur,
Sur vos mornes débris pousse un cri de stupeur.
Mais, s'il tombe le grès de vos hautes murailles,
Insensibles témoins de tant de funérailles,
L'homme et le fer, ô Liége! ont dans tes beaux vallons,
La même trempe encor, pour l'honneur des Wallons.

L. S.

I

Au nom d'Ambiorix, salut, fière Hesbignonne
Qu'un jour décapita la hache bourguignonne!
Sous ce noble perron, témoin de tant d'exploits,
Gage de tant d'honneur, gardien de tant de droits,
Je viens, Belge et poëte, asseoir ma rêverie;
Et, parlant de nouveau de gloire et de patrie,
Repaître mon regard, ma pensée et mon cœur
Du saint prestige acquis à ton glaive vainqueur.
J'aime tes hauts rochers où l'aigle a sa retraite,
Où la fatigue, et non l'espace vous arrête;

Point de sujets étroits à ma muse sans frein !
Pays d'honneur, salut ! je suis sur mon terrain.

II

Liége était aux abois : à la veille d'un siége,
Sans gardes, sans remparts et victime d'un piége,
Aux rives de son fleuve elle se lamentait,
Sous le manteau brumeux qu'octobre lui jetait.
Le revers de Saint-Trond, cause de tant d'alarmes,
Avait anéanti tout l'espoir de ses armes ;
Brusthem saignait encore, et l'étendard sacré
Était tombé des mains de Berlo massacré !

Et ton honneur flétri, ta liberté détruite,
O Liége ! t'arrachaient des paroles sans suite
Où la haine pourtant mêlait de ces clameurs
Dont la menace en vain comprime les rumeurs :

— « Ils sont là, disais-tu ; leur masse s'échelonne.
Comme il nous a trahis, dans sa rage félonne,
Ce roi dont l'amitié promettait à nos bras
Tant d'appui, sans effet, à l'heure des combats !
La ville qu'il menace et qu'il frappe, c'est elle,
C'est la sœur de Paris, c'est Liége trop fidèle !...
Et sur nos murs croulants, sur nos remparts ouverts,
Pas d'archers pour viser au cœur de ce pervers !
Pas de foudre à prêter à l'espoir du courage
Contre ce roi, ce duc, objet de tant de rage !
La croix de Saint-André, l'oriflamme des Lys,
Demain passeront donc sur nos murs démolis !
Il nous faudra tomber, sans éclat, sans défense,
Sans rendre coup pour coup, offense pour offense !
Voir le sol d'Albéron, qu'ils viennent s'arroger,
Tressaillir sous leur pied... le pied de l'Étranger !

III

Mais quel sourd bruit de pas à ce langage sombre
Soudain, vers Franchimont, a répondu dans l'ombre?...
Ce sont des partisans, des frères, des amis!
— O Liége! près de Dieu tes vœux furent admis.

Ils ne sont que six cents, mais, vigoureux et braves,
Pour sauver la patrie à mourir résolus!
Ainsi que Civilis haranguant les Bataves,
Leur vieux chef leur a dit : « Point de vœux superflus.
Il n'est qu'un seul remède à des maux aussi graves,
Le dévouement. Partons! si nous sommes vaincus,
Avec gloire, en tombant, nous cessons d'être esclaves;
Si nous sommes vainqueurs, Liége ne gémit plus!

IV

« Contre les rois qui la poursuivent,
La sachant veuve de ses forts,
Des glaives de ceux qui sont morts
Armons les bras de ceux qui vivent.
Sous les plis du même drapeau,
Que nos fils auprès de leurs pères,
Pour toi, peuple qui désespères,
S'endorment au même tombeau!

« Quand jadis la guerre en nos plaines
Fauchait, sur un terrain glissant,
Liége aussi, nous ouvrant ses veines,
A Franchimont prêta du sang :
Ce noble sang que Dieu le venge!
Offrons-lui le nôtre en échange,
Sous l'étendard de Saint Lambert!

De nos anciens compagnons d'armes
Sachons faire expier les larmes
Aux bourreaux dont Liége a souffert.
Ils ont la puissance du nombre,
Mais nous avons, nous, la valeur!
Amis, au pas marchons, dans l'ombre,
Au but où tend notre fureur.

« Nuit! qui recouvres nos campagnes,
Présage la mort aux méchants,
Et que les échos des montagnes,
De nos braves à leurs compagnes
Répètent les accords touchants!
Des droits conquis par leurs ancêtres
Réclamant les débris sanglants,
Que nos frères puissent en maîtres,
Demain répondre à leurs tyrans!... »

V

Ils ont dit, et, guidés par leur chef intrépide,
Ils marchent, sans parler, d'un pas ferme et rapide.
Point d'étoiles au ciel. L'astre aimé de la nuit
Semble porter le deuil de l'automne qui fuit.
Messagers de terreurs qui passent invisibles,
Ils avancent, rêvant leurs armes invincibles,
Le long des creux vallons noyés dans les vapeurs
Qui de Sainte-Walburge entourent les hauteurs.

Voyez-les se glisser, dans leur route précise,
Souples comme l'hyène à l'attaque indécise,
Quand, rôdeuse affamée, au regard menaçant,
Autour d'un cimetière elle erre en gémissant.
Ils avancent. La nuit, les buissons, le silence
Favorisent le plan conçu par leur vaillance.

Mais quelle erreur funeste engage le combat
Et donne le signal d'un long assassinat?
Aux flammes des brasiers et des bûchers qui fument,
Soudain au camp français mille torches s'allument,
Et le mousquet reçoit l'aliment meurtrier
Qu'il rejette, en tonnant, de son ventre d'acier.
L'alarme est générale, horrible la mêlée!
On se presse, on s'étreint dans l'étroite vallée,
Sans ordres, sans compter les rangs de l'ennemi,
Assailli par devant, par derrière assailli.

Plus d'un, en son repos frappé, sans assistance,
Du sommeil à la mort passe sans résistance,
Et sous les pieds foulé, son cadavre meurtri
Livre passage au flot des troupes du Berry.
Les archers de Glascow, qui viennent de paraître,
Déjà font de leurs corps un rempart à leur maître.
Ils tirent dans la foule, au hasard, à la fois,
Perçant de leurs traits sûrs Bourguignons, Liégeois;
Et tandis que d'Orange, échappé par miracle,
Va, ralliant les siens, à travers maint obstacle,
Du Perche et du Craon, d'Himbercourt et Durfé
Accourent, sans haubert, le pourpoint dégrafé.

Tout s'éveille et se lève. Et le tumulte gagne
La ville et les faubourgs, la plaine et la montagne...
Mais, au sein du désordre, écoutez! quoi! Louis
Vient de crier « *Bourgogne!* » au lieu de « *Saint-Denis!* »
Un roi de France oublie, à cette heure suprême,
Le cri d'armes des siens!... Anathème! anathème!

Et la charge se porte avec ses cavaliers,
Aux rapières de flamme, aux pesants boucliers,
Où des lances, qu'on froisse avec des bruits terribles,
Jaillissent des lueurs et des reflets horribles;

Où tombe, vain tronçon, jusqu'à la garde usé,
Le glaive dégouttant du sang qu'il a versé !
Telle mugit des mers la vague tourmentée,
Quand l'orage, fouillant leur écume argentée,
Soulève avec courroux la profondeur des flots ;
Tels deux nuages noirs, électrique chaos,
L'un vers l'autre élancés de deux cimes rivales,
S'entre-choquent dans l'air, sur l'aile des rafales :
Ainsi, mais plus bruyants, sur ce rude terrain,
Se heurtent, furieux, des bataillons d'airain.

VI

— « D'une voix émue et profonde,
Frère, élève ton âme à Dieu ;
C'est l'instant de se dire adieu...
Au revoir ! dans un autre monde ! »

Et sur les morts et les mourants,
Toujours l'implacable faucheuse,
Comme en plein blé, courait joyeuse,
Moissonner à travers les rangs !
Mais, plus brave, plus intrépide,
Partout où se montrait un vide,
Notre bataillon se portait ;
Et, le front tout noirci de poudre,
Allait plus loin jeter la foudre
Que la vengeance lui prêtait.

VII

Horrible boucherie !... Aux rayons de l'aurore,
Trente de nos héros étaient debout encore ;

Et toujours ils luttaient, Spartiates nouveaux,
Renversant pêle-mêle et soldats et chevaux,
Sans broncher, sans frémir; invincible phalange,
Qui pour dix donne un homme, et qui sur cent le venge!
Mais le nombre à la fin accable leur valeur.
Il succombe, épuisé, leur bataillon sans peur :
Et, quand brilla le jour il ne restait personne
Pour redire leur chute, en tressant leur couronne!

VIII

Personne?... Si! ma lyre aux preux a répondu.
Je veux qu'à leur bravoure hommage soit rendu.
Des mâles souvenirs vivants dans un autre âge,
J'irai, peuplant mes vers, fier de tout grand courage,
Redemander au fleuve, à ses roseaux pliés,
De George et de Vincent les exploits oubliés...

Et je songeais à toi, peintre au style homérique,
Dont le mâle pinceau, hardiment chimérique,
Retraça de Patrocle, avec tant de fierté,
Le cadavre sanglant au tombeau disputé;
Et me plaisais, ô Wiertz! à voir ta muse ardente
Ranimer des Six Cents la fougue indépendante,
Et, sur un grand panneau, largement inspiré,
Faire revivre Liége et ce groupe admiré.

Louis Schoonen.

Liége, 1846.

GODFRIEDS VAN BOUILLON

STANDBEELD TE PAERD.

DITHYRAMB

AEN GODFRIEDS ZANGER, JULES ABRASSART.

Sed sum princeps exercitus Domini, et nunc venio.
Liber JOSUE, c. V.

I

Gelukkig is dat volk, benijdbaer boven allen,
Dat, als de wereld dreunt van éénen wanhoopskreet,
Als burgerorelog zijn woest gebrul doet schallen
Tot plondering en moord, die 't volkschuim Vrijheid heet,
Der vaedren grootheid, met verheven welbevallen,
Herdenkt — dat aen die bron zich laeft —
Dat niet alleen, met onverbasterd bloed in de aderen,
Hunne eeretitelen ontgraeft,
En hunne namen ziet herblinken op de bladeren
Van 's lands geschiedenis als naest der stormkoets raderen —
Dat niet alleen zijn steden blij bevolkt
Met hunne bronzen reuzenbeelden,
En zoo 't verleden aen de onwetendheid vertolkt;

Maer hunne deugd en kunst, welke al die grootheid teelden,
Zich vastprent in 't ontvlamd gemoed,
En, met verrukte weelden,
Zijn schoone toekomst in zijn schoon voorleden groet.

Zulk volk zijt gij, o Kroost der dapperen,
Dat, in den Nederlande, aen Maes of Schelde woont;
Gij, Kroost van edelen, wier vaen, met glans omkroond,
Mocht Sion overwapperen,
En wier onsterflijkheid op Christus' grave troont!

O tempels, die bij ons den schedel hoog blijft dragen,
Ziet hier den grootsten held der schitterendste dagen
Van 't ridderlijke Christendom :
Ontwake uw klokakkoord met forschen zegebom!
Hem voert het vaderland op trotschen zegewagen
In 't feestlijk Brussel om,
En Godefriede brengt 's lands donder 't wellekom.

In hem verbroedert zich de naem van Wael en Vlaming;
In hem omkranst de naem van Belg één vaderland,
En, fier op de eigen eerbenaming,
Reikt Breydel Godefriede, al jubelend, de hand.

Van uwer wiege week, o Godfried, 't laeste duister :
Een moeder drukte u hier aen 't hart, bij teêr gefluister;
Ge ontsloot uwe oogjes hier voor Godes blijde zon :
Aen Belgie blijft die eer : uw naem is onze luister.
Achilles gold een heir, gij geldt een Pantheon!

II

Groot zijt ge, o Held, die daer, van op uw hoogen klepper,
(Gelijk een rotse, 't zeegewoel)
De menigte overheerscht, u met verhoogd gevoel,
In feestdosch toegegolfd; gij, eigen eereschepper,

Maer nederig, gelijk 't den grooten manne past,
Den Christenhelde. — Wast
Weêr 't roode-mutsenheir door Frankrijk uitgesmeten,
Den Belgen toe, terwijl 't de slavenketen
En hamer voert, als een vernielziek roofgespan,
Verweer ons dan!
Wees voor ons kokend bloed geen stomme beeldnis langer;
Stap aen der Belgen hoofd! Wees 't woord, dat hen bezwanger'
Met ridderheldenmoed! wees de onverwinbre vaen —
De weêrlicht in d'orkaen,
Herout des donders, die der boosheid 't hoofd zal pletteren;
Ja, wees de krijgsbazuin, die weder 't sein doet kletteren:
« God wil het: voort ter gloriebaen! »
En die, zelfs in den dood, 'slands leeuwen pal doet staen.

III

De vrede, die hier bloeit, ziet God met welbehagen.
Op 't volk, zijns zegens waerd, zendt hij eens zegen af.
Het uer der redding is geslagen,
Nu God oud Belgie aen jong Belgie wedergaf.

De roem der vaedren is 't ciment van de eer der zonen.
Zie rond! de Belgen staen, waer 't oovrig aerdrijk schokt.
Zij stijgen in den storm, om zich volwaerd te toonen
Van 't strijdend voorgeslacht, terwijl de helle wrokt.

Zoo lange Sions wreker flonkert
In onze wallen, als een redstar in d'orkaen,
Zoo lange blauwt den Belg, hoe 't rondom hem verdonkert,
Een veilge haven aen.

Prael' Godfried eeuw bij eeuw in Waterloo's nabijheid!
Ja, prael' Torquatoos Held, de schild der Christenvrijheid.

Ik juich, en zwijg,
Als ik dien luister tegenhijg,
Verstomd van overkropte blijheid,
Bij 't staren op dien Belg, in menschenliefde ontbrand;
Den nederigsten, licht den grootsten van heel de aerde,
Wien Christus' doornenkroon schier godlijke eere baerde,
D'onsterfelijken schut van 't heilig vaderland!

PRUDENS VAN DUYSE.

Gent, Augustus 1849.

LES DEUX CHIENS.

FABLE.

La chasse, image de la guerre,
Passa longtemps pour un noble plaisir.
C'était celui des rois, il charmait leur loisir.
De nos jours même encor maint *dandy* le préfère
Aux spectacles, aux bals, et n'a d'autre désir
Que de tuer le lièvre ou la biche légère.
Deux chiens jumeaux furent, pour leur malheur,
Donnés à Tristan-le-Chasseur,
Maître farouche, dur, colère,
Quinteux, d'un méchant caractère,
Dont rien n'arrête le courroux.
Il les nourrissait mal, les éreintait de coups,
Bref leur rendait la vie affreuse.
Ils auraient envié, je crois, le sort des loups,
Sans la nuit qui, pour eux, était toujours heureuse :
Ils la passaient ensemble, ils oubliaient leurs maux.
Ensemble jouir du repos,
Pouvoir en liberté se dire que l'on s'aime,
Leur paraissait le bien suprême.

Comme l'homme, les animaux
Ont besoin d'un ami, d'un frère.
Dieu créa l'amitié pour consoler la terre.

Le baron DE STASSART.

LES HIRONDELLES

ET

LE MOINEAU.

FABLE.

Pour la solidité le nid de l'hirondelle
A nos maçons servirait de modèle.
Sous ma fenêtre, hier matin,
J'en vois un qu'on bâtit; et, de l'œil, j'encourage
Les bons époux à poursuivre l'ouvrage.
Bref, on travaille, on va grand train :
De laine, de mousse, de crin
Se forme un douillet assemblage,
Un lit charmant. Bientôt l'heureux ménage
Allait jouir du fruit de ses travaux,
Quand un mauvais sujet (car parmi les oiseaux
Il s'en rencontre aussi) vient, vers le nid s'avance,
S'en empare avec assurance,
Sans respect pour le bien d'autrui.
Les communistes d'aujourd'hui,
Si vous les laissiez faire, en agiraient de même.
L'usurpateur était un moineau franc;
Il s'étale en vrai Polyphème (1);

(1) Cyclope d'une taille gigantesque, et l'effroi de tout ce qui l'approchait.

Il se donne l'air imposant,
Et présente un bec menaçant
Lorsque arrivent nos hirondelles.
A cet aspect que firent-elles?
On les vit s'élever, circuler dans les airs,
Puis par des cris, connus de leur espèce,
Cris de vengeance et de détresse,
Dénoncer l'animal pervers.
Le bec rempli de terre glaise,
De toutes parts accourent les amis...
Très-hermétiquement l'on enferme au logis
Le moineau fort mal à son aise (1).
Dans une tour semblable à celle d'Ugolin (2),
Il subit le même destin.

Soyons toujours d'accord pour punir le coupable.
C'est la moralité que vous offre ma fable.

Le baron DE STASSART.

(1) Je me rappelle d'avoir vu, dans mon enfance, plusieurs nids d'hirondelle, dont l'orifice était bouché, et que chacun d'eux renfermait le squelette d'un moineau.

(2) Ugolin de la Gherardesca, tyran de Pise, sa patrie, au XIIIe siècle. Le Dante, en sa qualité de poëte, a su jeter de l'intérêt sur ce personnage marqué néanmoins, pour ses crimes, d'un sceau réprobateur par l'inexorable histoire.

MES PENSÉES D'HIER.

Des vers aisément faits sont rarement aisés.
BOILEAU.

Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire,
Et j'avais fait mon vers avant d'avoir cherché.
ALF. DE MUSSET.

Mesdames et messieurs, je viens, puisqu'on m'en prie,
Causer quelques instants, s'il vous plaît, avec vous;
Ce n'est point un récit, point une allégorie,
Point le cri furieux d'une muse en courroux
Que je vous veux rimer; — c'est, ne vous en déplaise,
Un souvenir d'hier que je vais mettre en vers,
En vers qui s'en iront rimant fort à leur aise,
Et qui plus d'une fois, j'en ai peur, de travers
Marcheront. — Comme on voit au milieu de la foule
L'homme courant pressé se heurter, trébucher,
Éclabousser les gens, — ainsi mon vers qui roule
Pourra, par accident, maintes fois s'accrocher
Dans les enjambements, et vous donner pour rime
Un mot tout ébaubi de se trouver rimant
Avec un autre mot qu'il aime et qu'il estime,
Mais auquel il ne peut pas rimer richement.
Car les mots ont entre eux certains us et coutumes,
Ils ont dignités, rang, susceptibilités;
Ils murmurent tout haut si, sans voir leurs costumes,
On méprise leur taille ou leurs sonorités!
— Maudit soit le génie inventeur des préfaces

Qui souffle incessamment dans l'esprit d'un rimeur,
Et qui lui fait souvent, au bruit des dédicaces,
Avant d'avoir rien dit, fatiguer l'auditeur!
Au fait!! — Je revenais, l'autre nuit, — d'un voyage
Qui fut long autrefois et qui n'est aujourd'hui
Qu'une nuit sans sommeil avec un grand tapage,
Beaucoup de rêverie ou bien beaucoup d'ennui.
Je n'aime pas l'ennui; — c'est de mes fantaisies; —
De peur de m'ennuyer je rêvais donc: le ciel
Était du plus beau noir; des lueurs cramoisies
Qu'on aurait dit sortir d'un feu surnaturel
Par instants près de nous éclairaient un grand chêne
De leur rouge reflet, — puis la nuit, — et tout noir!
Dans ce jeu fantastique un autre aurait sans peine
Pris l'inspiration d'un beau conte, — le soir
A dire au coin du feu: moi, le vrai m'accompagne;
La lueur infernale en plein me rejeta
Dans le monde réel. — A battre la campagne
L'esprit parfois se prend et va de çà de là,
On ne sait ni pourquoi ni comment, — puis dans l'ombre
Lorsqu'un remorqueur noir, laissant un trait de feu
Après lui dans l'espace éclairer la nuit sombre,
Devrait vous inspirer... Ah bien oui! pour si peu
Que vous n'ayez pas bu plus que votre coutume,
Ou que vous n'ayez pas l'esprit très-exalté,
Vous laissez les charbons s'éteindre dans la brume,
Et vos yeux ne voyant que la réalité
Vous songez au pays dont la frontière approche; —
Ainsi je fis. Longtemps et sérieusement
Je demeurai pensif. Me ferez-vous reproche
Si je redis ici vite et bien simplement
Ma méditation? Pour un consentement
Je prends votre silence. « O Belgique, ô patrie, »
Me disais-je, « combien de respect et d'amour
« Ne méritez-vous pas! Que maudit soit le jour
« Où, poussé je ne sais par quel mauvais génie,

« J'osai parler de vous avec une ironie
« Injuste et sotte tour à tour !
« Répétant quelques cris venus d'outre-frontière
« J'osai penser et dire aussi que le Seigneur
« Vous avait refusé la vertu noble et fière
« Qui fait l'artiste grand et puissant l'orateur,
« Le sublime rayon de divine lumière
« Qui met la poésie au cœur !
« Oui, l'inspiration nous manque, — ai-je osé dire, —
« L'imagination c'est l'inconnu pour nous;
« La critique française a raison de l'écrire,
« Et, quand nous le nions, prétentieux et fous
« Nous nions l'évidence; — à la juste satire
« Allons, Belges, résignez-vous ! »
Quand je parlais ainsi, je disais vrai peut-être,
Mais j'avais oublié que nul peuple jamais
N'eut tous les dons du ciel à lui seul, que le maître
Qui créa l'univers partagea ses bienfaits,
De sorte que chacun eût sa part du bien-être
Et fît d'inutiles souhaits !
Tel peuple a le génie artistique en partage,
La Grèce avait surtout poëtes et héros,
Mais le miracle était d'y découvrir un sage ;
On n'en trouva que sept d'Athènes à Paros.
Athènes de nos jours a changé de rivage,
L'art et la poésie ont de nouveaux échos !
Paris a remplacé cette Athènes savante,
Il a la poésie et l'art; — toujours vivante,
L'imagination brûle ardente à Paris
Dans les lettres, les arts, — et l'étranger surpris
L'admire qui demeure entre ses catastrophes
Dressant ses monuments ou mesurant ses strophes !
C'est un feu qui toujours brûle et qu'on n'éteindra
Que le jour où Paris au néant rentrera !
Non, nous ne l'avons pas cette ardeur, mais qu'importe?
Si l'esprit est moins vif, c'est que l'âme est plus forte;

Oui, chez nous l'action suit un jugement mûr,
Et l'esprit, moins ardent, n'en devient que plus sûr.
En France l'action marche avec la parole,
Tant pis si la pensée est maladroite ou folle!
Le Belge réfléchit, marche, et, persévérant,
Conquiert ce qu'il voulait et garde ce qu'il prend!
La liberté chez nous est un arbre qui pousse
En pleine terre et qui ne craint pas la secousse.
Pour protéger ses fruits les soins sont superflus,
Le climat leur est bon, et, ne grandissant plus.
L'arbre n'a pas besoin qu'on protége la force
D'une séve qui bout sous une rude écorce!
Oh! si nous nous plaignons, plaignons-nous donc bien bas
D'une inspiration rebelle; n'est-il pas
Des artistes à nous que l'univers admire,
Des peintres, des sculpteurs? — Si dans nos mains la lyre
De Tyrtée ou d'Hugo rend souvent un son sourd;
— Si trois vers nuls et plats suivent un gros vers lourd,
N'avons-nous point dans l'un et dans l'autre hémisphère
Des archets admirés, des noms que l'on révère,
Des artistes de qui l'on a dit en tous lieux
Qu'ils étaient les élus d'un ciel mélodieux?
Ah! ne nous dites point, parce que notre verve
Pourrait être plus vive et, maudissant Minerve,
Avoir un tour plus libre et plus original,
Non, ne nous dites pas que notre esprit banal
Ne peut que copier et ne fait que transcrire,
Car nous avons de beaux démentis à produire!
Je parlerais longtemps s'il me fallait citer
Tous les noms glorieux qui viendraient protester!
Si de nos inventeurs la longue litanie
Devait certifier le don qu'on nous dénie!
A les entendre, ceux que je pourrais nommer
Nous serions simplement, cent l'ont fait imprimer,
Un pays de rapine et de vol littéraire,
Pays qui ne fait rien et nuit à qui veut faire!

Holà donc, s'il vous plaît! si la contrefaçon
Par nous est combattue; si la libre façon
Dont nous avons parlé du chagrin que nous cause
Cette tant ennuyeuse et déplorable chose,
Croyez-m'en, ce n'est pas que nous ayons pensé
Qu'elle pouvait laisser, hélas! sur le passé
De notre cher pays une tache funeste.
Si vous nous comprenez ainsi, moi je proteste.
En vous contrefaisant, messieurs, qu'avons-nous fait?
Ce que maint éditeur pour les Anglais faisait,
Pour les Italiens, les Allemands; en somme,
Pour tout livre nouveau qui, de Londres à Rome,
Arrivant parmi vous pouvait être vendu
Étant réimprimé. Nous vous avons rendu
Ce que vous avez fait, messieurs, avant nous-mêmes;
Et vous tombez vraiment dans des fautes extrêmes
Quand vous nous reprochez tant nos contrefaçons;
Nous n'avons en cela suivi que vos leçons!
Aussi si quelque jour la commune ennemie,
Dame Contrefaçon, déjà fort endormie,
Expirait, notez bien que nous ne l'aurions pas
Pour vous faire plaisir envoyée à trépas!
Si l'un de ces matins la pauvre trépassée
Descend aux sombres bords, sachez notre pensée :
Que nous n'aurons agi que par conviction,
Et que nous ne ferons rien par contrition!
Il vous sied mal d'ailleurs de tant jeter d'injures
A la contrefaçon, qui rit de vos piqûres!
Pour vous aussi, messieurs, elle a beaucoup de bon,
Soyez reconnaissants! Car je sais plus d'un nom
Qui lui doit son succès : — chétive renommée
Que la contrefaçon en gloire a transformée!
Croyez-moi, calmez donc vos dédains superflus,
Imitez ceux qui sont parmi nous revenus,
Et qui, nous contemplant d'un regard moins morose,
On trouvé tout chez nous frais et couleur de rose!

Qui nous ont envié notre prospérité,
Notre bonheur tranquille et notre dignité.
Comprenez donc enfin que l'humanité marche
Jusqu'au steam-boat depuis le grand vaisseau de l'arche,
Et que si vous voulez servir à son progrès
Il vous faut tout d'abord exprimer vos regrets
D'être un temps aussi long resté sur notre compte
Vous trompant tout à fait; qu'il vous faut avoir honte
De n'avoir pas compris que nous mettons nos soins
Comme vous à chercher le bien, ni plus ni moins.
Mais nous ne voulons pas dans une ardeur stérile
Abuser de la vie en travail inutile;
Nous voulons progresser, mais progressivement;
Nous voulons nous hâter, mais un peu lentement!
Pourquoi tout à la fois tout changer à la ronde?
Dieu mit sept jours entiers à se créer un monde!
Quand sa toute-puissance aurait pu d'une fois,
D'un seul geste, créer homme, ciel, eaux et bois,
Il ne l'a pas voulu : méditons cet exemple,
Nous ne pouvons construire en un jour notre temple.
Jugez donc avec plus de calme et d'équité,
Et ne permettez pas à votre vanité
De se froisser trop fort pour de petites causes
Dont le ressentiment fait de si tristes choses!
Voyez plutôt : naguère un écrivain français
S'en vint dans ce pays, esquissant des portraits,
Des études de mœurs; il alla dans la rue,
Et ne vit par malheur nulle part sa statue;
C'était certe un oubli qu'il devait pardonner,
En songeant qu'on ne peut en tout pays donner
A tous les grands esprits leurs bustes et leurs marbres,
Lorsqu'à présent les parcs ne sont plantés que d'arbres!
Cet écrivain, voyant qu'on ne célébrait pas
Par des fêtes, des jeux, des croix ou des repas,
Son auguste arrivée, en prit du noir dans l'âme;
Il se sentit brûler de l'irritante flamme

Qu'on appelle dépit. C'est un triste conseil
Qui vous ferait nier le jour en plein soleil.
Bruxelles fut traitée aussi d'étrange sorte!
Ce n'était qu'une ville à le diable l'emporte,
Sans luxe, sans chevaux, sans cochers, et de çà
Et de là, tout ennui, tout bête, et cætera!
— Vous le voyez donc bien, il faut que l'on se gare
De cet orgueil trop vain qui ment et qui s'égare,
Si l'on veut rester vrai, juste et d'un peu bon ton. —
La France du bon goût est le pays, dit-on;
Je le crois fermement, et de foi si sincère,
Que je voudrais tenir pour fausse et mensongère
L'appréciation perfide aux yeux de tous,
Même aux plus prévenus et même aux plus jaloux,
Qui nous vint l'autre jour avec la signature
D'un homme qu'on croyait peu fait à l'imposture!
Belges, Français, en paix bien mieux vaut nous aimer.
Loin la critique habile à tout envenimer!
Nous pouvons nous aider si nous vivons en frères,
Éloigner bien des maux, prévoir bien des misères,
Profiter vous de nous, nous de vous, et marcher
Vers la félicité que nous devons chercher
Dans l'avenir obscur, effrayant, plein de doute!
En nous donnant la main guidons-nous sur la route
Que l'humanité suit, sans savoir bien souvent
Si le bonheur l'appelle ou si la mort l'attend.
Honneur à mon pays si dans sa paix féconde
Il peut donner encor ce beau spectacle au monde
D'un pays allié des grandes nations
Qui sait se préserver de leurs émotions.
Qui les prend pour modèle et qui leur sert d'exemple,
Et que le monde entier aime, honore et contemple!
Voilà ce que pour toi je rêve, ô mon pays,
Ce que tu peux prétendre en suivant les avis
De la calme raison dont Dieu fit ton partage,
Qui t'a fait entre tous et si ferme et si sage...

J'allais continuer. — Un choc me bouscula
Sous mon banc tout à coup. « Enfin nous y voilà! »
S'écrie un conducteur animé d'un beau zèle;
« Mesdames et messieurs, nous sommes à Bruxelle! »

VICTOR CAPPELLEMANS.

UN

GÉNÉALOGISTE D'AUTREFOIS.

Il y a quelque quatre-vingts ans, la littérature n'avait presque pas un seul représentant dans les Pays-Bas autrichiens : ni poëtes, ni prosateurs. Grâce à la censure d'alors, les plus innocents élans de l'esprit étaient comprimés. La liberté de la presse était un mythe, et l'on ne publiait guère à Bruxelles que des almanachs de la nature la plus inoffensive.

Aussi, il faut le dire, la plume était méprisée comme une chose inutile, si pas pernicieuse, et, dans le langage des gens du monde, un poëte signifiait un fou et un avocat un sage. Une seule science était encore demeurée en honneur en haut lieu : c'était l'étude de la généalogie. Tout homme *comme il faut* devait connaître la science héraldique à fond, s'il voulait faire bonne figure dans les cercles du prince Charles de Lorraine, de très-pacifique et oisive mémoire !

Aujourd'hui que la civilisation tend, au moins en apparence, à niveler tous les rangs, à effacer toutes les distinctions de castes, la manie de la généalogie n'a point passé de mode ; de tous côtés au contraire on voit se produire un engouement effréné pour cette science. Je pourrais vous citer plus d'un homme de peu de mérite, à peine noble d'hier, fort ignorant d'ailleurs en toute chose, qui, à l'heure qu'il est, s'occupe de persécuter les ascendances plus ou

moins douteuses de sa famille, non dans un but scientifique, — ce qui est toujours louable, — mais pour entretenir et raviver de vieilles préventions contre la roture, laquelle, hâtons-nous de le dire, se venge avec usure de ce genre de travers.

Trois aristocraties bien distinctes ont de tout temps partagé les hommes : celle de la noblesse, celle de l'argent, celle de l'intelligence et de la vertu. Malgré le discrédit où on la prétend tombée, la première n'en est pas moins à notre époque le point culminant de l'échelle sociale où cherche à atteindre le parvenu ambitieux à qui sont échues en partage toutes les jouissances de ce monde. La seconde, qui a pour assise des chiffres plus ou moins multipliés, est fille de l'industrie, du commerce, du travail; elle se montre souvent insolente et fière parce qu'elle n'est redevable de la fortune qu'à sa propre activité, qu'à ses longues sueurs. Reste l'aristocratie de l'intelligence et de la vertu; mais celle-ci est trop rare ici-bas pour avoir une possession d'état reconnue. En général trop improductive pour être briguée à l'égal des deux autres, elle n'est le lot que de quelques individus isolés, et elle demeure forcément reléguée au troisième plan. Car bien peu se sentent la force de lutter victorieusement avec elle contre ses rivales. On parvient par des titres nobiliaires et des écussons; on parvient par l'or et les spéculations financières; mais en compagnie de la science, de l'esprit, de la morale, qui se croira assuré de réussir? Ayez donc un peu d'ancêtres, héraldiquement parlant, ou, ce qui vaudra bien mieux, ayez beaucoup de crédit et de richesses, si vous voulez devenir un personnage de quelque importance.

Mais nous voici dans les abstractions philosophiques, et nous perdons de vue le but de cette esquisse.

En fait d'originaux, bien peu l'étaient davantage que les généalogistes, espèce d'hommes fossiles, débris poudrés et à culottes courtes d'un autre siècle, dont la vie était bornée, aux quatre points cardinaux, par des quartiers de famille et des insignes héraldiques. Celui dont nous allons écrire la biographie était un type par excellence. Champion tenace d'une science de signes et de mots

incompris aujourd'hui, il passait ses journées entières à rechercher les armoiries de ses compatriotes. Une indicible joie épanouissait son âme lorsqu'il découvrait que son voisin le baron B*** avait, sans en obtenir l'octroi du dernier roi d'armes, effacé la brisure traditionnelle de bâtardise qui souillait son écusson; que le prince D***, dont le blason était enveloppé d'un manteau ducal, avait profité des commotions politiques de 1789 pour s'emparer de cet insigne réservé à si peu de familles; que tel n'avait été anobli qu'en 1777; que tel portait des armoiries pleines, au lieu de les avoir écartelées; qu'enfin ce vicomte dont la calèche disparaissait sous un énorme placard nobiliaire, et dont les valets étaient revêtus d'une livrée de grand d'Espagne, vendait encore, sous Marie-Thérèse, du tabac à la livre ou de la toile à l'aune. A l'aspect de ces anomalies, qu'il appelait subversives de l'ordre public, le brave homme ne manquait jamais de maudire les révolutions, de regretter le règne de Joseph II, et d'exprimer le vœu que le gouvernement empêchât une roture insolente (c'était son expression familière) de se parer des plumes du paon. Une prise de *prince-régent* reniflé avec bruit servait ordinairement de point d'exclamation à l'épanchement de sa bile!

Dans chaque conversation apparaissait quelque terme de blason dont il faisait un usage fréquent. Ses paroles étaient presque des énigmes.

Ainsi le bleu était toujours pour lui de l'azur, le vert du sinople, le rouge du gueules; il appelait une bande, *cotice,* une bordure, *orle,* si bien qu'aux interlocuteurs même les moins ignorants, son langage paraissait une marqueterie incompréhensible.

Les investigations qu'il avait faites sur les familles les plus renommées de la Belgique et de l'étranger avaient développé chez lui une autre manie, bizarre au dernier point. Il se proclamait le descendant des maisons les mieux famées; il leur appartenait par mainte alliance. Les familles royales n'étaient pas même à l'abri de ses allégations de parenté; s'il l'eût osé, il aurait porté le deuil à la mort de chaque prince allemand médiatisé dont il apprenait le

décès ; car il se trouvait avoir des liens de famille avec tous. Il était du reste fort ingénieux, lorsqu'il s'agissait de prouver la vérité de ses assertions. Il parvint même à me montrer un jour qu'il était allié aux Bourbons au dix-neuvième degré et que par les femmes il descendait des Plantagenet. Il avait, à l'appui de toutes ces histoires, des liasses de papiers sans nombre, d'une épaisseur effrayante. Sa bibliothèque ne se composait que d'ouvrages héraldiques. Il avait un souverain mépris pour tous les livres d'une autre nature. Des manuscrits, des cartes, des tableaux, des écussons coloriés remplissaient ses cartons, ses cases, ses tiroirs. Nul ne pouvait toucher à ses collections sous peine d'encourir sa colère et de troubler sa paix intérieure. Car comme la plupart des généalogistes de profession de son temps, il était hargneux, défiant, avare de communications.

Hector-Dieudonné-Alexandre Van Velser, tel est le nom que nous lui donnerons, vivait dans une retraite absolue.

Son habitation était parfaitement en harmonie avec ses goûts. Ses fenêtres étaient grillées et constamment fermées en dedans par des volets ; sur les chambranles de l'antique porte cochère qui occupait le centre de la maison, grimaçaient hideusement des monstres de fantaisie, sculptés dans la pierre et qui en semblaient défendre l'entrée. Le vestibule, froid et sombre comme l'orifice d'un caveau, était dallé de grosses pierres bleues, qui lui servaient de baromètre infaillible pour ses observations météorologiques dans les temps pluvieux. Les murailles étaient simplement blanchies à la chaux et couvertes de distance en distance de blasons mortuaires, de vieux portraits de famille qui portaient sur un des coins de la toile éraillée un écusson et une date, le tout hâlé par le temps et la malpropreté.

En mettant le pied dans cette triste demeure, une odeur de cuisine mal évaporée vous saisissait impitoyablement à la gorge. Vous montiez un escalier obscur, et dans votre ascension vous apercevez, appendu au mur, un vaste arbre généalogique où le propriétaire était parvenu à loger une respectable mais un peu

problématique série d'aïeux. Son cabinet de travail était au premier, la porte en était matelassée et les fenêtres soigneusement calfeutrées été et hiver. Son portrait, nous pourrions à peu près l'esquisser de la manière suivante : un angle facial rentrant, terminé en haut par un front en promontoire que de rares cheveux récalcitrants s'obstinaient à exposer au rhume de cerveau, et en bas par un menton pointu où végétait une barbe toujours mal rasée; au milieu de cet angle quelque chose de rond, d'inaccusé, d'imperceptible, qu'on aurait eu de la peine à prendre pour un nez, si une goutte de tabac distillé n'y eût appendu en guise de stalactite, formant ce que nous appelions sur les bancs de l'Université : *servitus stillicidii;* puis deux petits yeux verts fort mobiles sous d'épais sourcils grisonnants, un grand collet de chemise montant jusqu'aux oreilles, une cravate de coton rouge à grandes fleurs jaunes nouée autour d'un cou apoplectique, une redingote bleue, surannée et percée à jour comme une réputation d'intrigant; des culottes de velours vert, sans boucles aux genoux, des bas à rayures, des pantoufles coupées de vieilles tiges de bottes, un parchemin chargé d'armoiries, tremblotant entre deux mains maigres et sales, tel fut l'assemblage grotesque que j'aperçus lorsque je vis Van Velser pour la première fois. Il était enfoncé dans un large fauteuil près d'un bon feu de bois dont la clarté gaie et mobile semblait contraster avec l'aspect peu récréatif de tout ce qui se trouvait dans cette chambre.

Notre original avait alors soixante-dix ans. Il était enfin arrivé à l'époque de la vie où il croyait sa science complète. Il connaissait les particularités nobiliaires de toutes les familles; la date d'anoblissement des noms les plus obscurs; sa conversation, lardée des mots *sautoir, chevron, merlettes, besants, lambrequins,* retombait toujours sur son étude favorite. S'il eût été peu favorisé de la fortune, ses recherches eussent immanquablement eu pour but d'aller à la découverte de quelque succession *qui eût dû absolument lui appartenir, mais dont la mauvaise foi d'héritiers cupides l'avait privé.*

Alors, nuit et jour, il n'eût rêvé que châteaux, forêts, domaine

seigneurial ; il eût passé sa vie à lever des extraits mortuaires et des actes notariés destinés à légitimer ses prétentions, à harceler sans pitié les notaires et les conservateurs d'anciennes archives.

Mais heureusement il était assez riche pour que la généalogie ne fût pour lui qu'un délassement, qu'une passion d'amateur. Son fils, lauréat d'un collége de petite ville, mettait au net ses crayons généalogiques ; sa fille aînée était à son corps défendant chargée d'en colorier les écussons.

Ponctuel en toutes choses, il ne reculait ni n'avançait jamais l'heure de son dîner d'une minute ; il se couchait régulièrement à dix heures et ne buvait à son déjeuner que deux tasses de thé. Passionné pour le bon vieux temps, il avait en horreur toutes les inventions nouvelles ; il ne connaissait pas de moyen de locomotion supérieur à une diligence, et trouvait qu'une chandelle valait mieux que tous les gaz et tous les quinquets du monde. Avant toutes choses, il était homme à habitudes. Aussi, chaque matin en descendant s'arrêtait-il pour se moucher sur le palier de l'escalier où se trouvait la pendule.

Napoléon était toujours pour lui le général Buonaparte, et il avait surtout soin d'appuyer sur l'*e* final. Lorsqu'il sortait, son costume offrait quelque chose de patriarcal. Il avait un accoutrement complet pour chaque saison, je veux dire, un pour l'été et un pour l'hiver. Le jour de Pâques, il substituait rigoureusement des bas de fil blanc à ses bas de laine bleue. Le matin de la Toussaint, il endossait sa capote verte à quatre collets, et ne permettait pas qu'il y eût du feu dans le poêle de sa chambre à manger après le samedi saint, dût ce jour tomber même le 21 mars, mois de frimas et de giboulées, comme vous savez.

Je ne dirai qu'un mot de ses opinions politiques. Son attachement à la légitimité dynastique était demeuré inaltérable. En 1789, il était *kyzerlic* au fond de l'âme, trouvait bon tout ce que faisait l'empereur Joseph II, ce grand révolutionnaire couronné, et enveloppait dans le même anathème les *figues*, les *vonckistes* et les partisans de *Vandernoot*. Après les événements de 1814, il signa

une pétition pour réclamer le rétablissement des Pays-Bas autrichiens, et certes, s'il eût encore vécu en 1831, lorsqu'il fut question de l'archiduc Charles dans notre Congrès constituant, Van Velser eût appelé de tous ses vœux l'élection de ce prince, en qualité de roi des Belges.

Par le temps et les revirements d'opinions qui courent, une semblable invariabilité de principes politiques est un phénomène étrange : *rara avis!*

Hector-Dieudonné-Alexandre Van Velser avait une ascendance qui ne se perdait guère dans la nuit des temps. Il était de petit lieu, comme eût dit Molière. Son père avait été avocat dans l'un de nos conseils provinciaux du dernier siècle, et avait amassé une fortune assez ronde dont il dépensait le revenu annuel, fort bourgeoisement, sans ostentation, et sans affecter des prétentions de gentilhommerie. Sa mère, bonne pâte de femme s'il en fut oncques, mettait du rouge et des mouches, passait ses journées à essayer des vertugadins, et avait du reste l'esprit fort borné. On soupçonne déjà que le rejeton de ce couple n'avait pas reçu une éducation fort soignée. D'ailleurs, il était fils unique et vivait à une époque où un homme *de qualité* devait ne rien faire pour rester digne de ses ancêtres.

A dix ans, méchant et taquin comme un enfant gâté, il étranglait le serin de sa nourrice, battait les domestiques, commettait mille ravages dans la basse-cour, se moquait des engageantes de sa mère, s'amusait à déchiqueter la perruque à trois marteaux de son père, et ne manquait pas de se dire en proie à des vertiges lorsqu'il s'agissait du catéchisme, d'abécédaire ou de chiffres.

A vingt ans, il montait assez bien à cheval, maniait convenablement le fusil, et buvait sec. Il avait hérité de sa mère, qui était d'assez bonne maison, toute la morgue de la noblesse de second rang qui pullulait alors dans les Pays-Bas autrichiens. Un seul livre était familier à cette dame, c'était *Sanderus, la Flandre illustrée;* elle y avait trouvé un jour la description du petit castel de ses parents, et elle s'était servie de cette décou-

verte pour développer l'orgueil aristocratique de son fils, lui faisant accroire, et finissant par en être convaincue elle-même, *que ç'avait été le manoir de ses pères depuis des siècles et des siècles!*

Rien n'avait encore troublé cette vie d'oisiveté et d'inutilité parfaite qui était si bien le cachet de la société aisée, il y a soixante ans. Hector marchait fier et la tête haute, caressé par sa mère, admiré par son père, obéi par tous les mercenaires qui l'entouraient. C'est vers cette époque que notre héros perdit celui à qui il ne devait rien sinon l'existence : l'estimable avocat mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante et eut à peine le temps, avant de s'en aller à l'autre monde, de donner la bénédiction à son digne héritier. Sa chère moitié, cette fois veuve inconsolable dans la véritable acception du mot, survécut peu à son insignifiant époux. Elle négligea la peinture de son visage, laissa ses vertugadins se couvrir de poussière, fit un testament pour assurer une heureuse vieillesse à son chat angora, et s'éteignit un soir dans le grand fauteuil patrimonial de la famille.

Seul, maître exclusif de ses actions, possesseur d'une fortune claire et liquide en biens-fonds, Hector ne donna d'abord à ses parents que ces regrets instinctifs qui, chez certaines gens, sont plus un devoir qu'un véritable élan du cœur. Mais, lorsque les funérailles furent terminées, lorsque toute la gent impitoyable et rapace de l'état civil et de la fabrique paroissiale eut été balayée de la maison mortuaire, lorsque, enfin, il ne resta plus de l'événement dont il avait été frappé, que ce vide immense, indéfinissable, que l'on éprouve à la perte de personnes aimées, le jeune homme sentit tout ce qui lui manquait. Habitué à vivre à la campagne ou à voir peu de monde en ville, timide par suite de l'absence de tout contact avec des gens de son rang, dénué de cette instruction qui donne tant de charme à la solitude, sans affections qui l'attirassent hors de chez lui, sans aucune de ces passions vives, ardentes, irrésistibles, où le cœur trouve toujours ample pâture, Van Velser se replia sur lui-même, devint morose et triste, passa sa journée à voir croître ses choux et fleurir ses espaliers.

Mais s'ennuyant bientôt de cette occupation peu amusante, il se mit en tête de devenir agronome, bâtit des métairies, acheta des chevaux de labour, ne sortit plus qu'en blouse et la bêche à la main. Hélas! tout passe en ce monde, et surtout les goûts d'agronome. Un beau matin donc il éprouva une aversion profonde pour ses vaches de Danemark, pour les instruments aratoires qu'il avait fait venir d'Écosse, et finit par confier toute sa culture à un fermier expérimenté du village, qui, au lieu de mauvais lin et de navets-pygmées, obtint l'année d'après dans le même terrain d'excellent seigle et des colzas de la plus luxuriante végétation.

Cependant plusieurs années de la vie s'étaient passées dans ces divers tâtonnements du bonheur. La campagne avait fini par l'ennuyer prodigieusement. Il voulut changer d'air et se décida à aller habiter la ville la plus voisine ; mais il s'étonna bientôt de ce qu'il ne s'y amusait pas davantage. Alors il apprit la clarinette, fit ses parties dans les concerts d'amateurs, et devint membre de la *société d'harmonie* de l'endroit, ce qui ne l'empêcha pas de commettre des canards de la plus stridente espèce et de ne jamais jouer que de la musique empruntée. Comme il avait beaucoup de loisir et infiniment d'heures à dépenser, il cumula le psaltérion avec la clarinette, et prit l'habitude de convier sa ménagère à l'entendre pour juger de ses progrès.

Mais le temps fuit, et avec lui la jeunesse et le goût pour la clarinette et la passion du psaltérion. Une patte d'oie vigoureusement accusée de chaque côté des tempes, une abondante pousse de cheveux gris, une légère sciatique qui avait fait élection de domicile dans sa jambe droite, vinrent, dans l'intervalle, apprendre à notre fils unique qu'il y avait déjà quarante-cinq ans que son père l'avait pris des bras de la garde-couche en s'écriant tout fier, tout joyeux : « *Non omnis moriar,* je revivrai dans mon enfant ! »

S'apercevant donc un beau matin de ces irréparables ravages, Hector se mit à penser qu'il serait peut-être regrettable de laisser s'éteindre un nom comme le sien et de voir aller une fortune légitimement acquise à des collatéraux avides d'hériter.

« Si je me mariais? » se dit-il.

Le mariage! à ce mot, que le pudibond célibataire avait prononcé bien bas, il rougit et chercha à s'interroger sur ses véritables intentions. Peu à peu il se familiarisa avec cette idée, il la tourna, l'étendit, l'analysa en tous sens, sans pouvoir s'arrêter à une résolution définitive. Songer à une femme était chose inouïe dans les fastes de cette vie froide, guindée, incolore, que les minces événements d'une existence de campagne et des habitudes bourgeoises de la petite ville avaient seuls nuancée. Cependant, comme cet état d'anxiété et d'incertitude le chagrinait fort, il se décida enfin, partit pour Bruxelles, mit le chapeau sur l'oreille pour se donner un air de roué, bien qu'il fût fort poltron. On le vit se diriger hardiment vers la rue des Douze-Apôtres, et sonner sans hésiter chez une vieille tante, nommée Véronique, qui avait cinq filles excessivement majeures en disponibilité. Bref, il demanda résolûment l'aînée en mariage. Alexandrine était une femme d'un âge mûr, mais encore douée d'un regard fort agaçant et d'un cou-de-pied parfaitement cambré. Voir arriver un prétendant de la sorte était une bonne fortune, aussi la tante fut-elle enchantée et la cousine ravie. Quant à Hector, il ne se tenait pas d'aise, et lorsqu'il sortit de la maison de Véronique, on eût cru voir un véritable conquérant.

Peu de semaines après, unis par les liens de l'hyménée (style d'épithalame), ils allèrent habiter le petit châtelet qu'Hector avait hérité de sa mère.

La lune de miel passée, notre mari trouva un beau jour qu'il ne s'amusait pas plus qu'avant d'avoir déposé son titre de célibataire, bien qu'il eût repris peu à peu ses habitudes de gentilhomme campagnard.

Un matin, en parcourant son grenier où toutes ses vieilleries de jeune homme, voire même la clarinette et le psaltérion, étaient entassées pêle-mêle et sans ordre, il découvrit trois ou quatre vieux portraits dormant, dans un coin, du sommeil de l'oubli. Soit vanité, soit caprice, il lui prit fantaisie de les faire nettoyer, et

remarquant que sur l'un on voyait une toge échevinale, sur l'autre une fraise espagnole ou un uniforme du temps de Marie-Thérèse, qu'enfin les armoiries de sa mère se détachaient du fond de la toile noire et crevassée, il se prit d'une belle passion pour ces respectables croûtes, consulta le *Nobiliaire des Pays-Bas* sur les écussons qui l'avaient intéressé, et entretint le même soir sa chère moitié de l'ancienneté de sa race.

Le sort en était jeté; du jour de son ascension au grenier, Hector fut généalogiste. Il ne rêva plus que noblesse, assomma tout le monde des détails héraldiques les plus fastidieux, et apprit à son fils, qui savait à peine écrire, à blasonner un écusson.

Depuis ce temps, il n'entra plus dans une église sans en examiner attentivement les pierres tumulaires indéchiffrables. Il inscrivit sur son agenda toutes les armoiries qui avaient la moindre ressemblance avec les siennes. Il fit placer ses insignes nobiliaires au-dessus de l'habitation où il demeurait, et obtint une place distinctive dans l'église de son village.

Se sentant devenir vieux, il voulut, avant de mourir, faire sculpter sa pierre tumulaire, afin de pouvoir surveiller lui-même l'exécution des différents quartiers de noblesse qui devaient l'orner. Peu à peu la généalogie devint pour lui une véritable manie. Ses idées commencèrent à branler autant que sa tête; il passa pour complétement fou dans la contrée. Alors on le claquemura dans sa chambre, comme un incurable. Peu à peu il s'affaissa sur lui-même, perdit ses dernières forces, et s'éteignit en 18.., sans recouvrer la moindre lueur d'intelligence.

Comme il mourut à Bruxelles, au lieu de l'inhumer dans le fastueux caveau qu'il avait fait préparer dans le village de K***, on le transporta, par économie, à l'un des cimetières de la ville, et peut-être ses dépouilles mortelles y reposèrent-elles entre un révolutionnaire de 1789 et un chiffonnier : *Sic transit gloria mundi.* Bien qu'il eût souvent parlé de l'étalage nobiliaire qu'il aimait à voir briller aux funérailles d'un gentilhomme comme lui, aucun insigne héraldique quelconque ne décora son sarco-

phage pendant le service funèbre, et le survivant des époux s'empressa de vendre, un mois après la mort de l'autre, ses livres, ses manuscrits, ses blasons et autres documents généalogiques, dont le produit fut affecté à l'achat de quelques hectares de terre, rapportant bel et bien 3 °/₀. Quant aux vieux portraits de famille, victimes de l'horreur qu'inspiraient au fils la généalogie et tout son attirail qui avaient ennuyé sa jeunesse, ils furent impitoyablement vendus à l'encan, et six mois après ils devinrent les ancêtres d'un nouveau noble, autre espèce d'original dont les copies sont plus nombreuses qu'on ne le pense communément.

Jules de Saint-Genois.

DE TWEELINGSPRIET.

FABEL.

Den Heere Ch. Lavry.

Een dorelaer stond in den gaerde.
Hij wierp zijn wortlen diep in de aerde
En de ongedwongen stam schoot gaef en rijzig op.
De tuinheer hield hem hoog in waerde,
En spaerde
Den lievling 't koestrend mest noch 't levenvoedend sop.
Zoo groeide hij en tierde in weelde,
Tot dat op zeekren tijd de top
Zich splitste, en weêrzijds uit als tweetand zich verdeelde.
Juist was 't saizoen van enten daer :
De scheut van eenen appelaer,
Als kloeke noorderzoon bekroonde één beider sprieten;
Wijl de andre, meer ten zonnekant,
De telg van 't warme zuiderland,
Een malsche perzikloot zag uit zijn heupen schieten.
De tuinheer kweekte hen met vaderlijke hand :
Mogt hij de perziktwijg meer troetlen en begieten,
Meer zorg ook eischt de uitheemsche plant.
Zou dit den appelaer verdrieten?
Hij bloeide toch van zelf de sterkgespierde kwant;

Ten andren was hij hoogst bescheiden,
Hoezeer aen goede vruchten rijk.
De tuinheer nu (vast hield hij van muzijk)
Hing eens een windharp tusschen beiden.
Dat was me een lust! want speelde een luchtje in 't zuid,
Het trilde door de perzikblâren,
De windharp ving het op heur snaren,
Zij neuriede haer zoetste liedjes uit
En zéfir voerde op zoelen asem
Den reuk van bloem- of perzikwasem
Gepaerd aen 't lieflijkst toongefluit.
Maer bliezen koeltjes uit den noorden,
Dan galmde zwaerder zang, dan ruischten volle akkoorden
Langs 't snarenspel van de aengeblazen luit,
Met amberaêm bevrucht van geurgen appelbloesem.
Zoo beurt om beurt, was dat te veel?
Toch stak die appelzang de perzik in de keel
En kropte haer afgunstig in den boezem.
« Hei (riep zij wreevlig uit), hei daer wat! houd u stil!
Uw noordsche wildzang toet me in de ooren!
Bedenk, dat als ik zingen wil
Gij zwijgen kunt en needrig hooren.
Aen mij alléén dat snarenspel!
Vermeelte dorper, weet gij wel
Uit welk geslacht ik ben gesproten?
Ik sier den disch alleen der grooten;
Zie hoe de tuinheer mij bemint:
'k Ben zijn bedorven troetelkind;
Daer komt hij weêr met vollen gieter.... » —
« Och hemel, ja (sprak de appel), maer ik schiet er
Daerom geen duimbreed bij te kort;
En schoon gij meer gekoesterd wordt,
Men ziet mij, tegen u, driedubbel vruchten dragen.
Fijn zijt ge, geurig, malsch, en hoort
Alléén bij grooten t' huis; te akkoord;
Maer 'k ben niet minder in mijn soort,

En groot en klein schept in mijn oofi behagen;
Een appel smaekt aen alle magen.
Gij bloeit een maend... en daermeê uit:
Veel langer duert, God dank, mijn fruit;
En gij zoudt mij beletten van te zingen? » —
Hoe zou de perzik zich bedwingen
Bij zulk een stoute en boute tael?
« Hm! gromde zij met nijdig mompelen,
Daegde uit het zuiden slechts een heete zonnestrael,
Hij schroeide u blad en bloemen kael
En zou uw' harden bast tot op het merg verschrompelen! »
En de appel die het had gehoord,
Riep thans: « Pas op dat uit het noord
Geen rukwind u ten gronde boort,
Of woeste vlagen u verwilderd overstelpen... » —
« Neen, neen, gij zoudt elkander helpen;
(Sprak nu de tuinheer, die van pas
Daer juist weêr met zijn gieter was)
Van waer 't gevaer u mogt bestormen,
Van 't zengend zuid of 't bijtend noord,
Gij zult één broederband u vormen,
En zet dan vreêgezind uw beide zangen voort.
In lief en leed getrouwe deelgenooten,
Schoon uit verscheiden heup gesproten,
Gij zijt en blijft toch broederloten,
Gegriffeld op denzelfden stam. »

Deze uitspraek vond geen wederleggen;
En sints (ik liet het mij gezeggen)
Bleef 't perzikscheutje als 't makke schaep zoo tam,
En de appel meê zachtmoedig als een lam.

En gij, o Broederschaer, waertoe dan al dat gisten,
Die tweespalt, dat vijandig twisten?
De fabel schenkt ons les en leer:
Weg met die oude vete en 't steeds naijvrig dingen!

Geen haetlijk onderscheid van Wael of Vlaming meer!
Wij allen dienen d'eigen Heer,
En ons ten nutte, en Hem ter eer
Zij onze harp gesnaerd tot samenstemmend zingen.

Dr J. Nolet de Brauwere van Steeland.

POUR LES PAUVRES!

SONNET.

Riches, vous que le monde à ses fêtes convie,
Qui voyez les plaisirs éclore sous vos pas,
Pour qui c'est un chemin de fleurs que cette vie,
Avec elle songez que tout ne finit pas ;

De l'emploi de ces biens que chacun vous envie
Et que vous maudirez à l'heure du trépas
Songèz que, dans le ciel, la Puissance infinie
Vous demandera compte, — ô riches d'ici-bas !

Et si vous rencontrez, quelque soir, par la rue
Une mère en haillons sur vos pas accourue,
Un enfant, un vieillard, sans asile et sans feu,

Achetez à prix d'or la clémence éternelle :
L'épargne la plus noble et la plus sûre est celle
Que l'on confie aux mains de Dieu.

Ch. Lavry.

LE VIEILLARD ET LE PERROQUET.

FABLE.

Le perroquet d'un député
Réputé
Pour sa science et sa faconde
Étonnait, charmait tout le monde
Par sa gaîté, ses à-propos,
Ses bons mots ;
Abordant tour à tour les arts, la politique,
Il citait couramment
Vingt auteurs qu'au collége, à seize ans, on explique
Et qu'on laisse plus tard sommeiller doucement.
« Quel talent ! disait l'un , — « Quel savoir ! dit un autre ;
« De l'avenir c'est un apôtre ! —
« Où trouver plus hardi penseur ? —
« De Platon même il a la profondeur ! —
« Il a de Cicéron la puissance oratoire ! —
« Non, leur dit un vieillard qui passait, soucieux,
« Messieurs, cet oiseau merveilleux
« A seulement... de la mémoire. »

Que de gens, mes amis, dont on entend vanter
L'esprit, la verve sans pareille,
Et qui ne font que répéter
Ce qu'ils ont entendu la veille !

Ch. Lavry.

30 avril, 1853.

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 250 807 0

PN 121
.S5
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 250 807 0